

## LA CONFIANCE EN DIEU.

C'est une retraite que le Dieu qui est de tout temps, et que d'être sous les bras éternels.

DEUT. XXXIII. 27.

Qui n'a besoin de posséder cette retraite assurée que connaissait Moïse, et qu'il promet à tous ceux qui se placent sous le bras du Tout-Puissant ? Qui n'a ses inquiétudes pour l'avenir, ses difficultés, ses épreuves, ses peines de cœur, pour lesquelles le secours de l'homme est impuissant et qui nous font sentir le besoin d'un secours divin ? La confiance en Dieu est un sujet qui est à l'ordre du jour dans tous les temps. Dans tous les temps nous avons nos misères, nous sentons notre impuissance, et nous avons besoin qu'on vienne nous rappeler que le Seigneur

est une retraite assurée pour ceux qui se confient en lui.

La confiance en Dieu n'est pourtant pas une disposition naturelle à l'homme dans son état actuel. Le sentiment que l'homme éprouve naturellement à l'égard de Dieu n'est pas la confiance, c'est la crainte. Toutes les fois que Dieu se rapproche de l'homme, et qu'il se manifeste clairement à lui, nous trouvons chez l'homme un sentiment de frayeur. Tel fut le sentiment d'Adam, lorsqu'il entendit la voix de l'Eternel Dieu qui se promenait dans le jardin d'Eden : « j'ai entendu, dit-il, ta voix dans le jardin, et j'ai craint, et je me suis caché. » Tel fut le sentiment de Gédéon, lorsque l'ange de l'Eternel se manifesta en faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice qu'il avait préparé : « Seigneur Eternel ! » s'écrie-t-il tout tremblant, « pourquoi ai-je vu l'ange de l'Eternel face à face ? » Tel fut le sentiment de Manoah, lorsque l'ange de l'Eternel se fit connaître à lui en montant de dessus l'autel vers les cieux avec la flamme du sacrifice : « certainement nous mourrons, » dit-il à sa femme, « parce que nous avons vu Dieu. » Tel fut le sentiment d'Esaië, lorsqu'il vit le Seigneur assis sur son trône et environné des séraphins : « malheur à moi ! » s'écria-t-il, « parce que mes yeux ont vu le Roi, l'Eternel des armées. » Tel fut le sentiment de saint Pierre, lorsque Jésus se manifesta tout-à-coup devant lui comme fils de Dieu, en lui accordant une pêche

miraculeuse : « quand Simon Pierre eut vu cela, » nous dit l'évangéliste, « la frayeur le saisit, lui et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la pêche des poissons qu'ils avaient faite; et il se jeta aux genoux de Jésus, en lui disant : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ! <sup>1</sup> »

Je suis un homme pécheur : voilà le secret de cette frayeur de l'apôtre, qui semble si étrange au premier abord, en présence d'un bienfait de Dieu. C'est parce que l'homme est pécheur, que la présence de Dieu est pour lui un sujet de crainte au lieu d'être un sujet de joie. Avant qu'il eût péché, Adam allait avec bonheur à la rencontre de son Dieu; mais dès l'instant qu'il a transgressé la loi, la présence de ce même Dieu devient pour lui un sujet d'effroi; et depuis lors, c'est toujours un sentiment de crainte que la présence de Dieu a fait éprouver aux hommes. Comment, en effet, ne craindraient-ils pas ce Dieu saint, dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal, » et « qui ne tient point le coupable pour innocent ? » Comment pourraient-ils éprouver de la confiance pour ce Dieu Tout-Puissant qui est devenu leur juge, et dont la puissance ne doit servir qu'à venger sa loi violée ? Pour que nous ayons confiance en Dieu, il ne nous suffit pas de savoir que Dieu possède la toute-puissance et la science infinie; qu'il connaît

<sup>1</sup> Gen. III. 40; Jug. VI. 22; Jug. XIII. 22; Es. VI. 5; Luc. V. 8, 9.

tous nos besoins et qu'il peut nous faire du bien : il faut encore, il faut surtout que nous sachions qu'il nous aime et qu'il *veut* nous faire du bien : autrement sa puissance même et sa science infinie ne sont plus pour nous que des perfections redoutables. Demander à l'homme pécheur que, dans son état naturel, dans son état de rébellion contre Dieu, il mette sa confiance dans ce Dieu dont il a violé la loi, c'est demander une chose contradictoire. S'il existait un secret pour nous persuader que Dieu nous aime malgré nos péchés ; si nous avions quelque raison de croire que ce Dieu juste et saint, dont nous avons mérité le châtiment, veut nous rendre le bien pour le mal et l'amour pour l'inimitié ; qu'il veut nous adopter pour ses enfants quand nous nous sommes faits ses ennemis ; s'il y avait au monde un moyen de produire en nous une telle conviction, alors, et seulement alors, notre cœur pourrait s'ouvrir à la confiance en Dieu.

Mais où la trouverons-nous, comment parviendrons-nous à l'acquérir, cette conviction que Dieu nous aime ?

Reprenons l'exemple de saint Pierre : et peut-être, après nous avoir fait comprendre pourquoi l'homme, dans son état naturel, ne peut pas avoir confiance en Dieu, nous apprendra-t-il par quel moyen cette confiance pourra naître dans notre cœur. Nous trouvons dans l'histoire de saint Pierre le récit d'une seconde pêche miraculeuse : c'est celle qui nous est

racontée par saint Jean au dernier chapitre de son évangile, et qui eut lieu après la résurrection du Seigneur, sur ce même lac de Génésareth, appelé aussi la mer de Tibériade, où s'était passée la première. Cette fois encore, après avoir travaillé toute la nuit sans rien prendre, les apôtres, à l'apparition du Seigneur, prirent une telle quantité de poissons qu'ils ne pouvaient plus tirer le filet; mais combien l'impression produite par ces deux miracles fut différente sur l'esprit de saint Pierre! La première fois, en reconnaissant le Seigneur au prodige qu'il vient d'opérer, il s'écrie plein d'effroi : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur! » la seconde fois, en reconnaissant le Seigneur au prodige qu'il vient d'opérer, il se précipite avec empressement à sa rencontre, et s'élance dans la mer pour arriver plus tôt auprès de lui! Et ce qui rend le contraste plus frappant encore, c'est qu'à l'époque de cette seconde manifestation du Seigneur, saint Pierre l'avait renié! il l'avait lâchement abandonné dans le danger, et par trois fois avait nié de le connaître. C'est après une telle offense, c'est après un tel crime, que ce même apôtre, qui auparavant redoutait la présence du Seigneur à cause de ses péchés, maintenant se précipite au-devant de lui, comme si ses péchés même lui faisaient un besoin de s'approcher du Seigneur! Que s'est-il donc passé entre ces deux miracles qui ait pu changer à ce point les dispositions

de l'apôtre, et faire succéder dans son cœur une telle confiance à une telle crainte ? Voici, mes frères, ce qui s'était passé. Jésus était mort sur la croix, et saint Pierre, au pied de cette croix, avait appris à connaître l'amour d'un Dieu Sauveur. Il a compris que Dieu l'aime malgré tous ses péchés, et que c'est pour effacer ces péchés qu'il est mort sur une croix ! Il a compris qu'au lieu de s'éloigner, parce qu'il est pécheur, de ce Dieu qui est amour, c'est précisément parce qu'il est pécheur qu'il doit s'approcher de Dieu, pour trouver le pardon dont il a besoin ! Il a compris que celui qui l'a aimé jusqu'à la croix n'a plus pour lui de condamnation, et qu'il n'a plus rien à lui refuser après s'être donné lui-même.

Voilà donc, chers amis, à quelle source il nous faut puiser la confiance en Dieu : c'est à cette source, ouverte pour le péché et pour la souillure, qui jaillit pure et intarissable du pied de la croix de Golgotha. C'est auprès de cette croix qu'il nous faut aller apprendre, comme saint Pierre, que Dieu nous aime, et que nous pouvons dès-lors nous confier en lui, puisqu'à une puissance sans borne il joint un amour infini. Ah ! s'il est vrai que Christ est mort sur la croix pour nos péchés, que nous manque-t-il encore pour avoir en Dieu une confiance parfaite ? Quelle preuve d'amour plus irrécusable Dieu pouvait-il nous donner que de nous donner son fils ? que de livrer son bien-aimé aux tortures de la croix pour nous

arracher à la condamnation ? S'il nous a donné son fils , ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ? après avoir employé son amour à nous faire un tel présent , à quoi pourrait-il employer sa puissance, si non à nous protéger et à nous bénir ? après nous avoir préservé du péril de l'enfer au prix du sang de son fils , comment ne nous garderait-il pas dans tous les dangers de cette vie ? après qu'il a payé d'un tel prix nos intérêts éternels , comment ne se chargerait-il pas de tous nos intérêts temporels ? comment ne dirigerait-il pas toutes choses , lui qui est le Tout-Puisant , en vue du bien de ses enfants ? et comment les afflictions mêmes ne seraient-elles pas — que nous le comprenions ou non dans cette vie d'épreuves — une bénédiction de sa part ? S'il nous fait passer par des circonstances difficiles , où la lumière manque sur notre sentier , où les soucis se pressent dans notre cœur , où notre avenir est couvert de nuages ; si nous avons ou des revers de fortune , ou des peines de cœur , ou des inquiétudes pour l'avenir de notre famille , ou des craintes pour la vie de ceux que nous aimons , ou des obscurités dans notre foi , comment ne pourrions-nous pas de tous ces fardeaux de nos cœurs nous décharger sur notre père céleste , assuré qu'il veut les partager avec nous , et qu'à toutes nos épreuves il donnera tôt ou tard une heureuse issue ? Comment , en un mot , notre confiance en Dieu ne serait-elle point parfaite ? ne nous aime-t-il pas du plus

tendre amour ? ne sommes-nous pas ses enfants ? n'est-il pas notre père ?

Oui, mes bien-aimés frères, la connaissance de l'amour de Dieu tel qu'il se manifeste en Jésus-Christ, voilà la base éternelle et inébranlable de la confiance en Dieu. Sans la connaissance de cet amour, tout le reste n'est rien ; et l'homme qui ne l'a pas connu ne peut pas plus mettre sa confiance en Dieu qu'un aveugle ne peut jouir de la clarté du soleil. C'est de cet amour que tous les autres motifs à la confiance tirent leur force et leur efficace.

Ces motifs à la confiance en Dieu sont innombrables ; et ils éclatent partout dans les œuvres de la nature, aussi bien que dans les enseignements de la religion. La parole de Dieu nous exhorte souvent à la confiance au nom de ce qui se passe chaque jour sous nos yeux dans le monde visible ; mais l'expérience prouve que ces leçons de la nature ne sont comprises ni goûtées que de ceux qui ont connu l'amour de Dieu en Jésus-Christ. « Considérez les oiseaux du ciel, » dit le Sauveur : « ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans des greniers, et cependant votre père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux ? Apprenez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, cependant je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Ne soyez donc point en souci, disant : que mangerons-nous ?



que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? car votre père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. » Remarquez la force et la beauté de ce raisonnement : votre père *sait* que vous avez besoin de ces choses. Cela suffit : puisqu'il sait que vous en avez besoin il ne peut pas vous en laisser manquer. Mais ce raisonnement, si concluant pour celui qui a cru à l'amour de Dieu, est évidemment sans valeur pour qui ne connaît pas cet amour.

Il serait bien facile de multiplier ces exemples, pris dans la nature, qui nous prêchent la confiance en Dieu. Partout, dans les œuvres de ses mains, nous trouvons des marques de la tendre sollicitude avec laquelle ce père céleste veille sur tous les besoins de ses créatures, même les plus infimes. Considérez les précautions si ingénieuses et si diverses au moyen desquelles les germes des animaux et des plantes sont mis à l'abri des rigueurs de l'hiver ; voyez comme Dieu fait naître chaque animal, chaque insecte, chaque vermisseau au milieu des circonstances nécessaires pour entretenir sa vie ; avec quelle prévoyance attentive il prépare de loin à chaque être animé sa nourriture, comme une mère qui prend un tendre soin de son enfant. La nature est toute remplie de ces merveilles de la sollicitude divine ; et si je n'entre pas ici dans plus de détails c'est que le champ est trop vaste, et que le sujet, tout attrayant qu'il est, m'entraînerait trop loin. Et si Dieu fait tant pour des êtres inintelli-

gents ou inanimés, pour des animaux ou des plantes, que ne fera-t-il point pour ceux qu'il a nommés ses enfants en Jésus-Christ, et auxquels il s'est donné lui-même sur la croix ! Pour quiconque voit en Dieu son père la nature est un livre immense, qui déploie incessamment sous nos yeux ses feuilles sublimes, et sur chaque page duquel nous lisons, sous mille emblèmes divers, cette exhortation du Saint-Esprit : « Confiez-vous en l'Eternel !<sup>1</sup> »

Mais, la nature n'est pas seule à nous enseigner cette leçon. Toutes les perfections de Dieu, qui pour l'homme naturel sont des sujets de crainte, deviennent autant de motifs à la confiance pour le chrétien.

Ainsi la toute-puissance de Dieu. Cette puissance qui est redoutable pour nous aussi longtemps que nous ne voyons pas en Dieu notre père, devient un des plus fermes appuis de notre confiance du moment que nous avons connu son amour. Par cet amour nous avons l'assurance que cette puissance infinie, à laquelle rien ne résiste, qui d'une parole a créé la terre et les cieux, qui dispose à son gré de tous les évènements et de tous les êtres, nous savons que cette puissance là s'emploie toute entière en notre faveur ; que cette puissance là nous environne, nous protège, nous bénit. Comment donc notre confiance ne serait-elle

<sup>1</sup> Esaïe. XXVI. 4.

point parfaite ? « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Notre confiance est inséparablement unie à la toute-puissance divine ; et pour ébranler notre confiance, il faudrait renverser Dieu lui-même de son trône, il faudrait le dépouiller de sa puissance éternelle.

Ainsi encore la toute-science de Dieu. Cette science est redoutable pour le pécheur qui connaît Dieu seulement en qualité de juge ; mais elle est pleine d'encouragements à la confiance pour le chrétien qui voit en Dieu son père. Par elle nous avons l'assurance que Dieu n'ignore aucun de nos besoins. Jusqu'à nos désirs les plus secrets, ces désirs que les hommes ne connaîtront jamais et qu'ils ne pourraient pas même comprendre, notre père céleste les voit, il les apprécie, il en prend note pour les satisfaire ; il prend une part active à chacun des événements de notre vie même les plus minimes ; et elle est littéralement vraie cette image si hardie, que le Sauveur emploie pour dépeindre les soins merveilleux de la Providence : « tous les cheveux de votre tête sont comptés : il n'en tombe pas un seul en terre sans la volonté de votre père qui est aux cieux. »

Ainsi encore la sagesse de Dieu. Les hommes connaissent-ils tous nos besoins, eussent-ils la volonté et les moyens de nous secourir, cela ne suffirait pas encore pour que nous eussions confiance en eux : car ils n'ont pas la sagesse pour choisir les meilleurs

moyens de nous faire du bien ; ils n'ont pas la sagesse pour discerner, parmi les choses que nous désirons, celles qui sont réellement bonnes pour nous et celles dont la possession serait pour nous un malheur. Mais notre père céleste connaît tout cela, car il a la sagesse infinie. Parmi tous les moyens de nous exaucer, il choisit toujours ceux-là précisément qui sont pour nous les meilleurs ; et quand nous désirons, dans notre ignorance, des choses qui ne seraient pas vraiment bonnes pour nous, il nous refuse — comme un père qui prive son enfant d'un jouet dangereux — il nous refuse, dans sa bonté sage et clairvoyante, ce bien apparent qui serait un mal réel : non moins digne de confiance lorsqu'il refuse que lorsqu'il accorde, lorsqu'il afflige que lorsqu'il bénit !

Ainsi encore la fidélité de Dieu, cette immutabilité dans ses desseins qui lui rend impossible de manquer à sa parole, et de ne pas vouloir toujours ce qu'il a voulu une fois. Dieu a promis solennellement sa protection à ses enfants ; et pour que la confiance de ses enfants fût ébranlée, il faudrait que Dieu pût ne pas tenir sa promesse ; il faudrait « qu'il fût homme pour mentir, et fils de l'homme pour se repentir ; » il faudrait que « ce qu'il a dit il ne le fit point, » et que « ce qu'il a promis, il ne l'accomplît point ; » il faudrait qu'il cessât d'être fidèle, qu'il cessât d'être immuable, qu'il cessât d'être Dieu !

C'est ainsi que tout dans les œuvres de la nature,

et tout dans les perfections de Dieu, se réunit pour nous crier d'une seule voix avec la parole du prophète : « c'est une retraite que le Dieu qui est de tout temps, et que d'être sous les bras éternels ! » Pour vous faire sentir à quel point la confiance en Dieu est précieuse, il me reste à vous parler des effets qu'elle produit dans le cœur et dans la vie de l'homme.

Le premier effet de la confiance en Dieu est de développer dans nos cœurs une disposition dont nous avons un indispensable besoin dans cette vie de revers : je veux parler du courage. Le vrai courage est inséparable de la confiance en Dieu : l'un ne peut exister sans l'autre. En dehors de la confiance en Dieu, ce qu'on appelle courage n'en est que la contrefaçon et la parodie. Les chrétiens, les vrais chrétiens sont nécessairement les plus courageux de tous les hommes. Comment ne serait-il pas courageux celui qui sait qu'il est gardé par le Tout-Puissant, et qu'il a pour ami le maître souverain du ciel et de la terre ? Lui seul peut être réellement sans crainte au milieu des dangers et en présence de la mort. Chez lui seul la fermeté en présence de la mort est raisonnable, chez lui seul elle est légitime, parce que seul il sait qu'il n'a pas à craindre les suites de la mort. Quand un homme affronte la mort sans crainte et qu'il ne sait pas ce qui l'attend après cette mort, son assu-

rance n'est pas du courage, c'est de la folie. Le vrai courage, c'est celui de l'homme qui s'est placé d'avance en face de la pensée de la mort, et qui est assuré qu'il n'a rien à craindre du jugement qui doit la suivre. Ce courage-là n'a pas besoin de s'exalter du tumulte et de l'étourdissement des combats : c'est une assurance tranquille, paisible, soutenue, toujours égale, qui ne dépend pas des circonstances extérieures ; l'homme qui la possède ne cherche pas le danger mais ne le craint pas non plus : également prêt à braver tous les genres de périls, soit qu'il s'agisse des hasards de la guerre, soit qu'il se trouve en présence des émotions populaires, soit qu'il faille soutenir par la parole les droits de la vérité dans une assemblée ennemie de la vérité, soit qu'il faille affronter, dans le silence et dans l'ombre, les coups mystérieux d'une épidémie. En dehors de la foi chrétienne vous ne trouverez jamais tous les genres de courage réunis chez le même homme. Tel homme qui ne craindrait pas de s'offrir aux balles ennemies dans le tumulte d'une bataille, se sentira défaillir en présence d'une maladie contagieuse. Mais le chrétien surmonte cette crainte par la confiance en Dieu. Assuré qu'il est gardé par le Seigneur, il ira sans crainte, s'il y est appelé, donner aux victimes d'une épidémie ses consolations et ses soins ; il le fera comme une chose toute naturelle, avec un calme également éloigné de la faiblesse et de l'exaltation. Il sait que sa vie est entre les mains

de son père céleste, et il est prêt à la rendre si elle lui est redemandée; mais il sait aussi que pas un cheveu de sa tête ne tombera sans la permission de Dieu.

C'est l'homme dont la confiance est en Dieu qui conservera le plus de sang-froid, le plus de lucidité d'esprit à l'heure du danger, et qui, par là même, trouvera le mieux ce qu'il faut faire pour en sortir. Voyez saint Paul au moment du naufrage : quand tout l'équipage, frappé de terreur, est devenu incapable de pourvoir à la manœuvre du navire, et qu'on oublie même de manger, un seul homme reste calme; il relève les courages abattus, il se charge de la direction du navire, il discerne avec sang-froid, indique avec précision les mesures à prendre pour se sauver. Cet homme n'est qu'un pauvre prisonnier; mais ce prisonnier a mis sa confiance en Dieu : voilà le secret de son courage, de son calme, de sa présence d'esprit au milieu du danger. Tel est toujours l'effet de la confiance en Dieu dans les circonstances difficiles ou périlleuses. Celui qui s'appuie sur lui-même ou sur les hommes a peur en présence du péril, car il se sent faible; celui qui s'appuie sur le Seigneur est sans crainte, car il se sent fort de la force de Dieu.

Un second fruit de la confiance en Dieu qui tient de près au courage, c'est l'activité. La paix qui remplit le cœur du chrétien n'est rien moins qu'un senti-

ment passif et indolent. Bien loin que la confiance en Dieu nuise à notre activité propre, elle l'élève au contraire à sa plus haute puissance. Celui qui s'appuie sur lui-même se relâche bientôt dans son activité, car il trouve bientôt la borne de ses forces; il rencontre bientôt des obstacles qui pour lui sont insurmontables, et dès-lors le découragement s'empare de lui; mais pour celui qui s'appuie sur le Seigneur, il n'est point d'obstacles insurmontables; car il a pour les vaincre la force de Dieu lui-même. Aussi les hommes qui ont accompli les plus grandes choses dans le monde, ceux qui ont déployé l'activité la plus prodigieuse, la plus féconde en résultats utiles pour l'humanité, étaient des hommes remarquables par leur confiance en Dieu. Tel fut Luther. Cet homme, qui a changé la face du monde chrétien, qui a ébranlé et renversé la première des puissances de la terre, qui a opéré la plus vaste et la plus profonde de toutes les révolutions, cet homme était avant tout un homme de foi; c'était la confiance en Dieu qui faisait toute sa force, alors que seul il tenait tête à la double puissance de l'empereur d'Allemagne et du pontife romain; et il composait, au plus fort des dangers qui le pressaient de toutes parts, ce cantique de paix que répète encore l'Allemagne entière: « C'est un rempart que notre Dieu! <sup>1</sup> »

<sup>1</sup> Ein fester burg ist unser Gott, etc. Psaume XLVI.



Tels furent tous les philanthropes chrétiens. Parmi les hommes qui ont employé leurs talents et leurs forces à poursuivre le bien de l'humanité, ceux-là seuls qui étaient animés de la foi chrétienne, qui étaient soutenus par la confiance en Dieu, ont déployé une activité réelle et fait une œuvre durable. Voyez Howard, le réformateur des prisons, cet homme qui consacra sa vie entière à des voyages pour visiter et régénérer toutes les prisons de l'Europe. Après avoir dépensé à cette œuvre une fortune de plus d'un million, après avoir parcouru dans ses voyages près de vingt mille lieues, cherchant partout les cachots les plus infects comme d'autres cherchent les lieux de plaisirs, endurant pendant de longues années la chaleur et le froid, la pluie et la neige, des fatigues et des dangers de toute espèce, dans le seul but de faire du bien aux hommes, il meurt enfin à la tâche dans un village ignoré, à l'extrémité de la Russie, et veut qu'on grave pour toute inscription sur son tombeau : « Christ est mon espérance ! »

Et que d'exemples ne pourrais-je pas ajouter à celui-là, que j'ai pris comme au hasard ! Wilberforce, qui a consacré sa vie à poursuivre auprès du parlement d'Angleterre l'abolition de la traite, qui pendant onze années consécutives échoua dans ses infatigables efforts pour triompher enfin à la douzième ; Oberlin, cet homme qui a comme créé un peuple nouveau et une civilisation nouvelle ; Elizabeth Fry,

qui a passé sa vie à relever de pauvres créatures perdues par le vice et à les rétablir dans la dignité d'être immortels; Félix Neff, ce saint Paul des Hautes-Alpes; Hermann Francke, le fondateur de l'institut des orphelins de Halle; tous ces hommes, dont l'activité fut si prodigieuse et qui ont laissé après eux de si grandes choses, puisaient toute leur force dans la foi, dans la confiance en Dieu : tant il est vrai que cette confiance, bien loin de paralyser nos moyens d'action, les porte au contraire à leur plus haut degré d'énergie, et qu'il n'est pas d'homme plus actif que celui qui ne compte pas sur lui-même, mais sur le Seigneur et sur son bras éternel !

Enfin, le dernier fruit de la confiance en Dieu est la sérénité d'âme. Celui qui s'assure en Dieu est sans inquiétude sur l'issue des évènements, quels qu'ils soient, sans en excepter ceux-là même qui paraissent les plus malheureux ; il est assuré qu'en définitive tout ira bien pour lui; car tout est dirigé par le Seigneur, et le Seigneur fait concourir toutes choses pour le bien de ses enfants. Le vrai chrétien est essentiellement optimiste, et seul il a droit de l'être; car seul il possède l'assurance que toutes choses tourneront, en dernier résultat, à son plus grand bien. Quelle profondeur de paix il y a dans cette parole du Saint-Esprit : « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ! » Si étonnante, si merveilleuse que soit une telle assurance,

elle était sans doute nécessaire à la plénitude de notre paix. Il semble que notre paix ne serait point parfaite, si nous pouvions conserver la pensée que, d'une combinaison différente des évènements, il eût pu résulter pour nous un bonheur plus grand que celui qui doit être en effet notre partage. Mais voici Dieu lui-même qui nous assure que « toutes choses, » toutes choses sans exception, dans le ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, toutes choses s'arrangeront inévitablement pour le plus grand bien possible de ses enfants. Epreuves ou prospérité, fortune ou misère, joies ou déchirements de cœur, passions humaines, agitations sociales, évènements de la terre ou du ciel, anges, hommes et démons, vous avez beau faire, et imaginer, et vous agiter, vous ne pouvez faire autre chose que de travailler d'un commun accord pour le plus grand bien des enfants de Dieu ! Prenez cette pensée, mes frères, creusez-la jusqu'au fond, épuisez par l'imagination, si vous le pouvez, tout ce qu'elle renferme de paix, de consolation, de sérénité, de bonheur, et dites-vous alors que cette pensée, qui semble une audacieuse hyperbole, est la pure et simple vérité ! Ah ! puisque tels sont nos glorieux privilèges, puisque tous les évènements de notre vie et du monde sont choisis et dirigés en vue de notre plus grand bien par un Dieu qui nous aime, confions-nous sans

réserve dans ce père céleste et tout-puissant; livrons-nous sans inquiétude, sans regret, sans réserve, sans arrière-pensée, les yeux fermés à sa direction souveraine, et prenons pour nous ces exhortations si douces de la Parole de notre Dieu : « Réjouissez-vous en notre Seigneur ; je vous le dis encore, réjouissez-vous. Ne vous inquiétez *de rien* ; mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ. Déchargez-vous sur Dieu de tous vos soucis ; car lui-même a soin de vous. »

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous qui vous inquiétez des circonstances politiques ou religieuses par lesquelles nous passons, et qui vous demandez avec crainte où nous marchons, ce qui nous attend, et ce qu'il pourra éclore des nuages de l'avenir. Rappelez-vous que, quoi qu'il en soit, « l'Éternel règne, » que son bras domine au-dessus de toutes les agitations des peuples, qu'il les maîtrise et les dirige pour l'avancement de son règne et pour le bien de ses enfants, et répétez le psaume favori de Luther : « Dieu est notre retraite, notre force et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver. C'est pourquoi nous ne craignons point, quand on remuerait la terre, et que les montagnes se renverseraient dans la mer. Les nations ont fait grand bruit, les royaumes

ont été ébranlés : il a fait oïr sa voix, et la terre s'est fondue. L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est notre haute retraite. Sélah! <sup>1</sup> »

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous qui êtes en souci pour l'avenir de votre famille, et qui vous demandez avec inquiétude comment vous pourrez pourvoir à ses besoins. Rappelez-vous que « l'or et l'argent sont à l'Éternel, » et qu'il est puissant pour suppléer selon ses richesses à tous les besoins de ses créatures; dites-vous que ce père céleste, qui nourrit les passereaux du ciel et qui pare les lys des champs, ne peut pas laisser manquer du nécessaire ses enfants qui s'attendent à lui; souvenez-vous qu'il est bon, qu'il est salutaire pour nous de passer par des circonstances qui mettent à l'épreuve notre foi, qui nous obligent à ne plus compter sur nous-mêmes, mais uniquement sur le Seigneur; estimez-vous heureux de dépendre ainsi plus directement de votre père céleste, et d'être appelés à faire l'épreuve de sa merveilleuse fidélité.

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous qui souffrez en secret de quelqu'une de ces peines du cœur, d'autant plus douloureuses que les hommes ne peuvent pas les apprécier ni les comprendre; vous dont les intentions sont méconnues, calomniées peut-être; vous dont le dévouement est payé par l'ingra-

<sup>1</sup> Ps. XLVI. 4-7.

titude ou l'indifférence ; vous qui vivez dans l'isolement du cœur, et qui cherchez vainement autour de vous une affection qui réponde à la vôtre. Rappelez-vous qu'il y a « tel ami qui est plus attaché qu'un frère, » et que cet ami c'est le Seigneur ; que Jésus a un cœur pareil au vôtre, qu'il connaît toutes choses, qu'il sympathise à vos plus secrètes douleurs, à vos froissements les plus ignorés, et que vous pouvez tout répandre dans ce cœur, céleste et humain tout ensemble, qui ne trompe jamais notre affection !

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous qui soupirez après une foi que vous n'avez pas trouvée encore, vous qui cherchez avec angoisse la vérité à travers le chaos des systèmes humains et des ruines morales de notre époque. Dites-vous que, quoi qu'il en soit, vos recherches sont agréables à Dieu et qu'elles ne peuvent pas être vaines ; que si ce Dieu de vérité vous cache sa face radieuse, ce ne peut être que pour un temps ; que s'il tarde, il faut l'attendre avec patience, car il ne peut manquer de venir ; que ses promesses ne peuvent pas être menteuses, et qu'il « n'a pas dit en vain à la postérité de Jacob : cherchez-moi ! »

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous qui êtes en souci pour votre état spirituel, qui vous plaignez de ne pas faire de progrès, qui vous tourmentez de ne pas sentir assez profondément la grâce de Dieu et l'œuvre du Saint-Esprit ; et vous aussi qui avez

à lutter contre des tentations toutes spéciales, que Dieu seul connaît. Rappelez-vous que le Seigneur se plaît dans « les cœurs froissés, » dans les esprits « qui tremblent à sa parole; » qu'il a promis de « ne point laisser imparfaite l'œuvre qu'il a commencée, mais de la perfectionner jusqu'à la journée de Christ, » et que cette inquiétude même que vous éprouvez est une preuve que l'œuvre du Saint-Esprit est commencée dans votre cœur; rappelez-vous que « Dieu est puissant pour vous sanctifier lui-même parfaitement, . » et qu'il est écrit : « Bienheureux est l'homme qui endure la tentation; car après qu'il aura été ainsi éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. »

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous qui êtes placés dans des circonstances difficiles pour la confession du nom de Christ, entourés de personnes qui ne partagent pas ou qui ne comprennent pas votre foi; vous qui avez travaillé jusqu'à présent sans succès pour amener à Christ un enfant, ou un parent, ou un ami encore étranger à la vie chrétienne. Rappelez-vous que Dieu est avec vous, que votre cause est la sienne; que « la prière du juste faite avec ferveur est d'une grande efficace; » et serrez dans votre cœur cette parole du Saint-Esprit : « persévère dans ces choses; car en faisant cela, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent. »

Rejetez votre fardeau sur le Seigneur, vous

tous qui souffrez de quelque manière que ce puisse être, par la pauvreté, par la maladie, par le départ d'un être bien-aimé. Rappelez-vous que toutes ces choses vous sont envoyées par votre père, et qu'il ne peut avoir en vue que votre bien; dites-vous que ce qui est une épreuve relativement à la vie présente est un bien excellent relativement à l'éternité; que « notre légère affliction, qui ne fait que passer, produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente; » qu'il faut bien que Dieu brise, fût-ce au prix de grandes douleurs, ces liens si puissants qui nous enchaînent à la terre et empêchent notre essor vers le ciel; et qu'un jour viendra — dans ce monde ou dans l'autre, peu importe! — où nous reconnaitrons que véritablement « il nous était bon d'être affligé. »

Que dirai-je encore? Déchargez-vous sur le Seigneur, vous qui avez une décision importante à prendre; car il est écrit: « je t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher; et mon œil te guidera. » Déchargez-vous sur le Seigneur, vous qui avez à accomplir un travail difficile, une tâche au-dessus de vos forces; car « c'est lui qui donne la force à celui qui est lassé, et qui multiplie la force de celui qui n'a aucune vigueur. »

Mais je n'aurais jamais fini si je voulais énumérer toutes les peines, toutes les inquiétudes, toutes les difficultés, toutes les détresses qui peuvent tourmen-



ter nos pauvres cœurs, et qui nous appellent à rejeter notre fardeau sur le Seigneur. Il est une foule de ces peines — et ce sont précisément les plus amères — que je ne connais pas, que je ne pourrais pas même imaginer ; car elles échappent à la vue des hommes et ne sont connues que de celui qui les éprouve. « Le cœur de chacun, » dit le Saint-Esprit, « connaît l'amertume de son âme, et un autre n'est point mêlé dans sa joie. » Mais quelle que soit la peine, secrète ou connue, qui puisse tourmenter votre cœur, déchargez, chers amis, votre fardeau sur le Seigneur, et, selon la promesse de sa Parole, « il vous soulagera. »

Oui, il vous soulagera ! La confiance en Dieu est toujours et pleinement justifiée. Elle ne l'est pas toujours de la manière que nous avons pensé ni au temps que nous avons fixé nous-mêmes ; mais elle l'est toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, dans cette vie ou dans l'autre, sur la terre ou dans le ciel, d'une manière ou d'une autre, et toujours de la manière la meilleure pour nous. Je pourrais vous citer des exemples sans nombre pour vous montrer comment Dieu justifie toujours tôt ou tard la confiance de ses enfants. Je pourrais vous montrer des enfants de Dieu que leur père céleste s'est plu à laisser arriver jusqu'à la plus extrême détresse pour mieux faire éclater sa puissance, et qui se sont vus délivrer de la manière la plus merveilleuse et la plus inattendue, au moment même où tout semblait perdu

pour eux. Je vous montrerais des chrétiens recevant du Seigneur, par une espèce de miracle et comme de la main à la main, le pain quotidien nécessaire à la subsistance de leur famille. Je vous en montrerais d'autres échappant, par une protection visible de la toute-puissance divine, à des dangers qui semblaient inévitables, et réalisant dans leur personne cette promesse du Seigneur à ses disciples : « voici, je vous donne la puissance de marcher sur les serpents et sur les scorpions, et sur toute la force de l'ennemi; et rien ne pourra vous nuire. » Mais ici encore le champ serait trop vaste, et il faut finir. Je me borne à vous raconter un seul exemple de confiance en Dieu justifiée, et c'est par là que je termine.

Schwartz, missionnaire auprès des Indiens, avait travaillé trente ans, avec une foi et un dévouement apostoliques, sans voir aucun fruit de son ministère. Il était sur son lit de mort; il demandait à Dieu qu'un autre vînt moissonner où il avait semé; il se préparait à aller recueillir dans le ciel ce fruit de sa foi qui lui était refusé sur la terre. Tout-à-coup il voit entrer dans sa cabane un chef indien, connu par la haine qu'il portait au serviteur de l'Éternel. « Prépare-toi et fais ta prière, » lui dit cet homme en levant sa massue sur la tête du missionnaire, « car tu vas mourir. » Schwartz alors se met en prière, et dans cette prière suprême, où la paix du ciel se peint sur son visage, il n'oublie pas le malheureux

qui en veut à sa vie. A cette vue, à l'ouïe de ces paroles d'amour, le cœur du meurtrier se brise — la massue échappe de sa main — il tombe à genoux devant le lit du missionnaire — il demande à connaître une religion qui apprend à mourir dans de tels sentiments — il reçoit l'évangile dans son cœur — il le rapporte dans sa tribu — la tribu tout entière embrasse la foi chrétienne, — et Schwartz meurt, emportant avec lui la conversion d'une peuplade pour sa couronne de gloire devant le trône de l'Eternel!

Voilà comment Dieu justifie la confiance de ses enfants. Faites donc vous-mêmes, chers amis, la bienheureuse expérience de la fidélité de votre Dieu. Quelle que soit l'épreuve que vous ayez à subir, quelle que soit l'œuvre à laquelle vous travaillez en vue du Seigneur, « confiez-vous en l'Eternel à perpétuité; » et dussiez-vous, comme Schwartz, arriver à votre lit de mort, dussiez-vous même être transportés dans l'éternité sans avoir cueilli le fruit de votre confiance, un jour viendra — quand tous les voiles seront levés, quand toutes les larmes seront essuyées — où Dieu sera justifié, où vous reconnaîtrez qu'il est fidèle, et où il vous sera fait selon votre foi! Amen.

Mai 1848.

---